

masse de sel gemme : le voyageur pensa que la dissolution continuelle de cette substance donne aux eaux de la mer Morte ce goût âcre et salé qui les caractérise. Sa rive occidentale est bordée de rochers hauts et stériles qui craquent sous les pieds. Quoique aussi salée que celle de la mer, l'eau est claire et limpide ; mais le fer ne surnage pas à sa surface, les corps légers ne vont pas au fond, et les oiseaux qui volent par-dessus ne tombent pas morts, ainsi que des récits mensongers l'avaient assuré. Les habitans ne s'aperçoivent pas que ses vapeurs soient pernicieuses. Seetzen continua sa route pour Bethléem et Jérusalem, puis gagna Jaffa.

Burckhardt, avant de visiter l'Afrique, parcourut la Syrie et la Palestine. Il partit de Damas le 22 septembre 1810 avec une petite caravane destinée pour Tripoli, visita les ruines de Balbeck, et passa par le Liban et l'Anti-Liban. Au retour, il prit une route moins fréquentée ; et en sortant de Balbeck, continua sa route au sud le long de la vallée de Bekaa, pays fertile, dont les habitans sont en grande partie musulmans, et bientôt il atteignit les sources du Jourdain. L'une d'elle appelée Dhan par les gens du pays, se voit dans une plaine au nord de Baniyas ; l'autre était jadis nommée Djour, et c'est de la réunion de ces deux mots que s'est formé celui de Jourdain

(Djourdhan). Cette dernière sort d'une grotte peu profonde dominée par un rocher à pic ; au-dessus de cette grotte est une niche soutenue par deux pilastres, et qui contenait jadis une statue ; plusieurs niches ont été creusées près de la grotte. Dans le voisinage est Baniyas, village de cent cinquante maisons, peuplé principalement de Turcs. On parlait beaucoup à Burckhardt des ruines de Bostra, en ajoutant que Mouza (c'est le nom que prenait Seetzen) avait offert trente piastres à qui voudrait l'accompagner dans cette excursion ; mais tout le monde l'avait refusé, dans la crainte des Bédouins. Burckhardt trouva toutefois un guide qui l'y conduisit à meilleur marché ; mais il n'y trouva rien de remarquable.

A peine de retour, il fit une excursion dans l'Haouran et dans les montagnes environnantes sur les traces de Seetzen. Ezra dut autrefois être une ville considérable, à en juger par l'étendue de ses ruines qui ont près de quatre milles. Les habitans actuels demeurent dans les anciennes maisons que la force de leur construction et leur solidité ont préservées de la destruction. On ne peut faire un pas dans cette contrée, qui est la Trachonitis des anciens, sans trouver des ruines antiques. A Kanouat, sur le penchant d'une montagne, deux familles druses cultivent du tabac au milieu de décombres qui occupent un circuit

de deux milles. Le chef des Druses du Haouran , qui résidait à Aaero , accueillit Burckhardt avec une cordialité charmante. « C'est, dit le voyageur, un des hommes les plus aimables que j'aie vu dans l'Orient, et ce qu'il y a de plus remarquable, il est extrêmement avide de connaissances. Dans la conversation que nous eûmes ensemble, il me demandait sans cesse des renseignements sur les mœurs et les institutions de l'Europe. Il me pria un jour de lui écrire les alphabets grec, anglais et allemand, avec le son correspondant de chaque lettre en arabe, et le lendemain, il me montra les copies qu'il en avait faites. Sa politesse, à mon égard, était d'autant plus remarquable, qu'il ne pouvait espérer aucun retour de ma part. »

Le Ledja, canton situé entre Acre et Damas, offre une plaine en partie rocailleuse et parsemée de loin en loin de pâturages qui fournissent une nourriture excellente aux troupeaux des Arabes. Ceux-ci qui ont quelque déférence pour les Druses, se montrent au contraire ennemis des Turcs et des chrétiens.

Le 14 février 1812 Burckhardt partit d'Alep, et se dirigea au sud-ouest; partout il vit des ruines antiques. A Richa commence la chaîne montagneuse qui sépare la plaine d'Alep du bassin de l'Oronte. Cette montagne est pleine de reste de

villes qui florissaient du temps du Bas-Empire.

Les observations de Burckhard sur le pachalic de Damas confirment celles de quelques autres voyageurs qui décrivent ce pays comme bien plus florissant que ceux d'Alep et d'Acre. Cet état heureux était dû au gouvernement paternel d'Yousouf pacha, qui était en place depuis quatre ans. Toutefois l'avarice dominait ce chef au point qu'il préférerait toujours garder son revenu dans ses coffres, plutôt que de le faire passer à Constantinople. La Porte, reconnaissant qu'il était fermement attaché à ce système, donna le pachalic à Soliman, duquel elle espérait plus de déférence pour son autorité. L'économie d'Yousouf l'ayant empêché de prendre des mesures efficaces pour s'assurer des adhérens, il fut déplacé sans le moindre effort. Le nouveau pacha, qui commandait aussi à Acre, quoique élevé à l'école de Djeddar, n'était pas un méchant homme.

Le désert de Syrie était alors entièrement au pouvoir des Vahabites, qui poussaient leurs excursions jusqu'aux portes de Damas. Yousouf était parti une fois avec son escorte militaire ordinaire pour accompagner la caravane; mais, en approchant de la Mecque, il se trouva cerné par les Vahabites, qui avaient des forces bien plus considérables. Ebn Saoud, leur chef, lui fit dire

qu'il pouvait, avec les gens de sa suite, aller à la Mecque, mais sans armes et comme des pèlerins ordinaires. Yousouf, n'ayant pas voulu accéder à ces conditions, ni se mesurer avec les Vahabites, rebroussa chemin sans s'être acquitté de son pèlerinage.

Burckhardt alla de Damas au lac de Tibériade par Saffad, puis gravit sur le Tabor, visita Nazareth, et passa le Jourdain à Szalt. Il examina les ruines d'Amman (*Philadelphia*), qu'il ne croit pas comparables à celles de Djerrach, et, en deux jours, atteignit Kerrek, habité par un chef qui était le plus puissant de ceux des déserts au sud de la Syrie. Le voyageur suivit la vallée de Ghour, qui est fertile, quoique inculte, et qui s'étend du lac de Tibériade à la côte méridionale de la mer Rouge; ensuite elle se prolonge, sous le nom d'Araba, jusqu'au bras occidental du golfe Arabique; c'est probablement par là que Salomon entretenait ses relations avec le port d'Eziongaber. A une certaine distance, à l'est, Burckhardt trouva, dans la grande vallée d'Ouadi-Mousa, de grandes ruines qui paraissent être celles de Petra, ville capitale et la plus commerçante de l'Idumée. Il y compta 250 tombeaux, et un amphithéâtre creusé entièrement dans le roc, enfin, un mausolée qui ressemblait à un temple grec élégant; d'autres monumens portaient le

caractère de l'architecture grecque. On montra au voyageur un lieu que l'on appelait le tombeau d'Aaron. Burckhardt passa par la vallée d'Akaba, et parvint à l'extrémité de la mer Rouge. Ensuite, il entra dans le désert d'Uty, qu'il décrit comme le plus affreux et le plus stérile qu'il eût jamais vu. Il est uniformément entrecoupé de montagnes et de ouadis ou bandes étroites de terrain qui forment le lit d'un torrent pendant l'hiver, n'étant souvent que d'un pied plus bas que le niveau de la plaine; mais produisant quelque verdure, des coloquintes et autres plantes basses.

« Si un voyageur venu d'Europe, les yeux bandés, dit un Anglais qui visita la Palestine en 1817, était placé tout-à-coup au milieu de Jérusalem, ou sur l'un des monts qui la dominent, quel ne serait pas son étonnement au moment où on lui ôterait brusquement son bandeau? Du centre des hauteurs voisines, il verrait un désert sauvage, âpre, montueux. Pas un seul troupeau paissant sur le sommet de ces montagnes, point de bois qui en revêtissent les flancs, point d'eau coulant dans les vallées; mais le sévère et lugubre spectacle d'une solitude dévastée, au milieu de laquelle la Judée, jadis si glorieuse, dresse son front humilié dans le veuvage et la désolation. En entrant dans la ville, la magie de son nom et tous les antiques souvenirs qui s'y associent,

disparaissent bien plus vite encore, et trompent bien plus cruellement les espérances du spectateur. Point de rues ornées de palais, ni de promenades magnifiques; point d'arcs de triomphe qui s'élèvent dans les airs, de fontaines rafraîchissantes, de portiques pour garantir du soleil, aucun vestige qui rappelle une ancienne grandeur militaire, ou un riche commerce; mais, au lieu de traces d'antique puissance, on se trouve partout entouré de murs d'une maçonnerie grossière dont la lourde uniformité n'est interrompue que par la saillie de quelques fenêtres grillées.

Le plus beau quartier est, incontestablement, celui des Arméniens; dans les autres, les rues sont trop étroites; à peine trois chameaux pourraient-ils y marcher de front. Les bazars y sont, comme dans toutes les villes d'Asie, relégués dans un quartier particulier. On estime la population à 25,000 âmes, dont plus de la moitié sont musulmans. Quel chétif résultat, en comparaison du grand nombre d'habitans dont la ville s'enorgueillissait autrefois! Les sièges fréquens qu'elle a soutenus, et les pillages qui en ont été la suite, n'ont laissé, à cette cité, aucuns vestiges de son ancienne puissance. Jérusalem, sous le gouvernement d'un aga turc, ne ressemble pas plus à Jérusalem du temps de Salomon, qu'Athènes, sous l'administration de Périclès, à Athènes

sous la domination du chef des eunuques noirs.

« L'étendue de Jérusalem, dans son état actuel, peut être évaluée assez exactement par le temps que l'on met à faire le tour de ses murs. Je l'achevai en cinquante minutes, et, comme je marchais sans me presser, je ne crois pas que la circonférence de cette ville excède une lieue. Elle était jadis ceinte de trois remparts, du moins sur plusieurs points. Celui qui l'entoure à présent a été, dit-on, construit par Soliman II, vers le milieu du seizième siècle. De distance en distance, on trouve des inscriptions en caractères arabes, qui indiquent probablement l'époque de cette construction; mais je ne pus déterminer ni mon drogman, ni aucun interprète capable de les déchiffrer, à m'accompagner; ils s'excusèrent assez gauchement sur l'abatement que leur causait l'excès de la chaleur; nous étions au mois d'août. Le motif réel de leur répugnance était d'exciter les soupçons des Turcs qui auraient pu les voir avec un Franc occupé à copier les inscriptions gravées sur les créneaux. »

Autrefois, il n'y aurait pas eu de sûreté à se montrer dans les rues en habit européen; la campagne des Français en Syrie a opéré une révolution dans les dispositions de la population turque. Notre illustre compatriote, M. de Châteaubriand, et plusieurs autres voyageurs européens,

se sont montrés dans Jérusalem avec l'habit de leur pays, sans avoir éprouvé aucune des injures auxquelles ils auraient jadis été exposés. Notre conduite, dans ces pays, a inspiré à la population musulmane une toute autre idée des chrétiens de l'occident que celles qu'ils avaient eue jusqu'alors quelques mots de notre langage se sont conservés parmi eux avec le souvenir de notre valeur; et, sur le chemin de Jaffa à Jérusalem, M. de Châteaubriand entendit ces mots: « *En avant, marche,* » prononcés distinctement par une troupe de petits arabes tout nus qui faisaient l'exercice avec des bâtons de palmier.

L'aspect de l'église du Saint-Sépulcre a bien changé depuis que M. de Châteaubriand l'a visitée. On sait qu'en 1807 elle fut incendiée de fond en comble. Depuis, elle a été rebâtie par les Grecs, d'après les dessins d'un de leurs compatriotes, architecte à Constantinople: cette construction est de mauvais goût; la nouvelle coupole est basse et d'une forme désagréable; on a substitué aux anciennes colonnes des piliers lourds et massifs; et on a peint l'intérieur en camaïeu, à la manière des Turcs, mais si mal que l'on est tenté de l'effacer.

On est scandalisé de voir les chrétiens, habitans de Jérusalem, divisés entre eux, dans ce lieu même où le sauveur leur donna l'exemple

de la patience et de la résignation. Leurs dissensions perpétuelles, leurs querelles sérieuses, feraient croire qu'ils appartiennent à des religions différentes et ennemies les unes des autres. En entrant dans les saints lieux, un étranger entend les chrétiens s'invectiver et se maudire mutuellement. Quelquefois, ils en viennent aux voies de fait, et fournissent ainsi aux Turcs de nouveaux prétextes de leur extorquer de l'argent.

Les pèlerins russes sont exposés à des vexations particulières de la part des Turcs, qui ne peuvent dissimuler leur haine contre cette nation. En 1821, un pèlerin russe fut assassiné en allant de Jaffa à Jérusalem; d'autres furent maltraités ailleurs et dépouillés de tout ce qu'ils avaient.

Les Grecs, les Syriens et les Coptes terminent leur pèlerinage par un voyage aux rives du Jourdain, afin de se baigner dans les eaux de ce fleuve. La plupart des Arméniens se contentent de se laver avec son eau qu'ils font venir à Jérusalem. Depuis un certain nombre d'années, les Latins ne font plus ce voyage, parce qu'ils y étaient exposés à beaucoup de désagrémens, et qu'ordinairement quelques moines étaient roués de coups.

En 1821, M. Scholz, voyageur allemand, se joignit, avec quelques-uns de ses compatriotes, à la caravane qui partit pour le Jourdain le 26